

L'élevage du cheval demi-sang en Suisse

Autor(en): **Dutoit**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **54 (1909)**

Heft 5

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-338942>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'élevage du cheval demi-sang EN SUISSE

Le lieutenant-colonel Bachofen, président de la commission d'achat des remotes de cavalerie, a posé cette question dans une brochure récente. Il y donne des aperçus sur l'élevage de l'espèce chevaline en Suisse, sur le débouché de ses produits, tant au civil qu'au militaire et sur les changements à apporter au haras d'Avenches. Il débute par l'historique de nos anciennes races : Jura, Schwytz et Erlenbach, — omettant celles de la vallée du Rhône, Tourtemagne et Charrat, — et détaille les institutions hippiques fédérales qui ont précédé la création du dépôt actuel d'étalons. Puis, viennent des considérations générales sur l'élevage et, en particulier, sur le fait que, pour faire vie qui dure, celui-ci doit être national et pouvoir se suffire à lui-même. Le produit doit être approprié par la taille et les aptitudes au sol et au climat où il est appelé à vivre et surtout à faire vivre son propriétaire, tout en soutenant avantageusement la comparaison avec les produits étrangers. — La condition expresse de l'élevage du cheval est le pâturage, qui doit avoir assez de qualité pour ne pas exiger en tout temps le supplément d'avoine. L'élevage doit toujours produire des sujets convenant à l'exploitation agricole où ils sont élevés et permettant au propriétaire de combiner le travail et l'élevage sans recourir à des types spéciaux. Le type de cheval demandé partout est le demi-sang de poids, aussi bien pour l'armée que pour l'industrie ou l'agriculture, et seul il atteint des prix rémunérateurs. Le demi-sang doit avoir du tempérament, mais le poids lui est tout aussi nécessaire pour la vente courante.

Il y a deux manières d'élever : l'élevage pour lui-même (Zucht-pferde-Zucht oder Zucht-Zucht), en gardant son meilleur matériel pour progresser et créer des types originaux ; et l'élevage de chevaux de service (Specialität-Zucht), qui se préoccupe surtout de la vente immédiate sans considérer l'avenir, qui choisit

ses sujets où bon lui semble et croise à tort et à travers. Le produit est souvent excellent pour le service militaire et réussi comme extérieur ; mais sa valeur reproductrice est nulle et exige plusieurs générations d'élevage rationnel pour retrouver ces qualités.

Nous avons fait cette expérience en Suisse, à nos dépens, avec les juments de cavalerie de types irlandais ou allemands, ainsi que pour l'espèce bovine avec les Durham et les Sarlabots.

Pour bien élever, il ne faut pas se baser sur l'extérieur du reproducteur, mais plutôt sur son courant de sang attesté par le pedigree et qui souvent n'est pas celui des proches parents. Ce n'est pas l'individu qui race, mais son ou ses courants de sang accumulés et consolidés, ce qui est le cas du pur sang arabe et du pur sang anglais. Les demi-sang peuvent aussi racer, s'ils condensent depuis plusieurs générations, par la consanguinité et l'inceste, le même courant initial. En appareillant des courants de sang homogène, on obtient, chez les produits, la puissance héréditaire la plus certaine et la suprématie sur tous les produits hétérogènes confirmés ou pas. C'est en scrutant les pedigree du pur sang anglais, des bons élevages de demi-sang allemands, autrichiens, anglo-normands ainsi que ceux des Studbook du Yorkshire, Coachhorse, Cleveland-Bay, etc., qu'un naturaliste hambourgeois, le Dr de Chapeaurouge, est arrivé à cette conclusion : que l'intégrité d'une race est toujours menacée, si elle n'est pas consolidée de temps à autre par la consanguinité.

Cette théorie, opposée à celle du naturaliste allemand Gettegast, est adoptée par Bachofen, qui démolit complètement les arguments attribuant la dégénérescence des races à l'élevage entre proches parents. Ce que Gettegast appelle puissance individuelle, regardée par l'autre bout de la lunette, n'est qu'un courant de sang parvenu à la puissance héréditaire par un élevage consanguin antérieur, lequel se perd et se retrouve, sans données fixes, comme par sauts de moutons.

En consultant les pedigree de 48 remontes, provenant du Hanovre, Bachofen retrouve chez 34, soit 71 %, le type d'un aïeul commun, tandis que 14, soit le 29 %, ne manifestent pas suffisamment ou pas du tout cette provenance. Toutes sont robustes, avec assez de stature, d'os et de musculature alliés à l'énergie et à la rusticité.

Un étalon porteur de courants de sang consanguins et même incestueux, parvient seul à racer et à produire une descendance typique par le croisement avec des juments de sangs hétérogènes et divergents.

Le pur sang anglais, par exemple, provient d'un étalon et de deux juments ; la vieille race du carrossier danois, qui a fourni du sang à toutes les variétés de l'espèce chevaline en Europe, a été créée par un seul étalon.

Il en est de même de la race indigène du Hanovre ; du duché d'Oldenbourg ; de la race arabe de Scharnhausenau (Wurtemberg) ; des trotteurs américains et des races bovines Durham et Simmenthal. — Une race indigène doit avoir un cachet de famille : ses sujets doivent se ressembler et se reproduire sur le même modèle d'extérieur, de calibre, d'ossature et d'allures.

Pour atteindre ce but, il est nécessaire de choisir les reproducteurs dans une race confirmée avec laquelle, par l'élevage consanguin, on arrive le plus sûrement et à meilleur marché. On a laissé perdre en Allemagne des sangs précieux par crainte des résultats imaginaires de la consanguinité ; mais actuellement le revirement est complet et l'on place les jeunes étalons dans les stations des contrées où ils sont nés et où ils rencontrent leur propre courant de sang. L'étalon confirmé donne au produit le type, le calibre et l'allure ; la jument, de son côté, donne la carcasse et le poids.

Pour arriver à une race à caractères communs et stables, l'accouplement de conjoints ressemblants et parents, est le plus rapide et sûr moyen. Une jument de sang confirmé, accouplée avec un étalon qui ne l'est pas, fera prévaloir son type et le produit de parents à sangs également confirmés tiendra de l'un ou de l'autre. On peut juger, approximativement, de la valeur d'un étalon par son extérieur : il doit avoir un cachet de virilité qui n'a rien d'un docile cheval de service ou d'une élégante jument de selle pour dames.

Si l'on a du choix dans la même lignée et avec le même courant de sang, il faut alors se laisser guider par l'extérieur. Les reproducteurs, spécialement ceux qu'il nous faut en Suisse, n'auront jamais trop de poids, d'ossature, de carcasse et de rusticité.

L'étalon reproducteur, puissant et cossu, est seul capable de maintenir une race dont le développement soit compatible avec

les conditions actuelles du marché aux chevaux ; avec les juments qui ont du panier, on fait ce que l'on veut : la remonte avec le pur sang ; le demi-sang avec le carrossier, et le matériel d'élevage avec les confirmés.

Donner du sang à une race et, conséquemment, la rendre plus légère, est une affaire facile ; mener les deux choses de front, demande du discernement, alors que la reconstitution du poids et du sang, exige de l'habileté. — Le cheval de sang devient trop lourd lorsque cette qualité se développe au détriment du cachet de race et du tempérament. Conséquemment, il faut se garder de l'emploi de l'étalon de trait, comme facteur de poids, et y procéder uniquement par la sélection bien entendue ; c'est ainsi qu'on conserve la stature sans laisser périliter le sang inhérent à la race, alors que le cheval de trait fabrique des méteils décousus et déséquilibrés dont la valeur reproductrice tend, inévitablement et infailliblement, à l'ancêtre fort et bête.

On peut, de cette façon, employer le métissage pour rétrograder dans le sang et faire du renvers avec des étalons de trait confirmés en concurrence avec des juments qui ne le sont pas. Inversement, pour une race de poids à laquelle manque l'influx nerveux, on procédera par degrés et dans une juste mesure avec les étalons qui en possèdent. C'est ce que font actuellement les Français, avec le norfolk pour le breton, qui, vraiment, n'était plus dans le train.

Augmenter le poids d'une race chevaline par les fourrages et surtout par les gras foins, détermine plutôt l'avachissement que le développement physiologique.

Le demi-sang anglais doit avoir son cachet particulier entre le cheval de trait et le pur sang anglais.

Malgré leur origine commune, les purs sangs sont bien différents par leur conformation qui dépend surtout de leurs courants de sang multiples et qui exigent un doigté spécial lorsqu'il s'agit de les employer comme régénérateurs de races de demi-sang. Le pur sang non seulement bouleverse le type d'une race de demi-sang, mais il a encore la tendance à l'affiner, surtout avec des juments moins confirmées que lui. Si, à côté de cela, les conditions d'élevage sont maigres, on aboutit à une variété d'individus d'un entretien difficile, agrémentés de caractères capricieux, impropres comme remontes paysans ou carrossiers et qui finissent fatalement, au détriment de leur éleveur, dans les bran-

cards d'un camion de laitier, charcutier ou limonadier. — Une poulinière étriquée, sans boyaux et sans carcasse, ne sera jamais capable de faire une matrone avec le cachet de son sexe qui comporte, non seulement un fort développement, mais aussi un bon allaitement.

Le meilleur demi-sang n'est donc pas celui qui se réclame de parents pur sang, mais plutôt qui a canalisé et amalgamé par la sélection les meilleurs courants d'un élevage demi-sang sans se préoccuper de la consanguinité. Malgré tout, le pur sang est indispensable aux races demi-sang, dont il est l'essence et lui seul peut les retremper et leur infuser à nouveau l'influx nerveux, toutes choses qui se perdent facilement avec le temps et qui sont indispensables à tout cheval qui doit marcher aux allures rapides.

Quoique de même origine, les purs sangs ne possèdent pas tous au même degré les facultés reproductives inhérentes à leur race. La trempe qu'ils ont héritée est latente dans leurs moelles et doit, pour être mise à profit, subir l'épreuve des courses et de l'entraînement à tout casser qu'elles nécessitent. Un seul pur sang de classe vaut un bataillon de ceux qui n'en ont que le nom, même s'ils possèdent un extérieur impeccable et une valeur marchande supérieure.

Les croisements répétés de toutes les races de chevaux exclusivement dans la direction du sang font qu'en étant déjà rapprochées, elles supportent plus facilement le pur sang et, d'autant plus, qu'on a toujours la ressource d'enrayer, en intercalant des étalons demi-sang, confirmés ou raceurs.

Le rafraîchissement par le pur sang est plus fréquemment nécessaire dans l'élevage des remontes que dans celui des carrossiers, alors même qu'aucune race, appelée à marcher vite, ne peut s'en passer totalement.

Le pur sang donne son tempérament, son modèle, sa coupe de cheval de selle, son énergie et sa bravoure. Là, doit s'arrêter son intervention et, au demi-sang, incombe le soin de parfaire la race et établir définitivement la variété en homogénéité, type et calibre.

Le choix d'un pur sang appelé à retremper une race de demi-sang, doit porter tout premièrement sur des individus dont les courants de sang ont donné leur mesure dans ce domaine, tels les Birdcatcher, Springfield, Orlando, etc.; on choisira parmi

ceux-là des types de classe, confirmés par leur pedigree, et alors seulement on s'inquiétera de l'extérieur qui doit se rapprocher le plus possible du demi-sang, par la stature, la puissance, le coffre, l'ossature, l'allure et les aplombs. Ces gaillards-là, dont l'espèce se fait rare, sont bâtis en vrais taureaux. Malgré cela, le pur sang n'est pas capable de faire seul et de créer de toutes pièces un matériel d'élevage ; il lui faut le concours indispensable des meilleures juments appartenant aux familles indigènes et confirmées de demi-sang dont les produits de nouveau accouplés entre eux parviendront, par la consanguinité, à la stabilité et à la constance héréditaires. L'influence du pur sang sera éphémère si l'on ne procède pas de cette façon-là.

Il est bon, pour réduire au minimum possible l'affinement inévitable à tout premier croisement de pur sang, de donner le produit à un demi-sang indigène confirmé par la consanguinité et qui devra à cela une puissance héréditaire prévalant sur celle de l'ancêtre noble. Par ce moyen-là, on gagne du pur sang le moule, la trempe et la constitution, alors que l'extérieur et la carcasse font reversion au type indigène. — Des étalons près du sang peuvent jouer un rôle analogue dans l'amélioration d'une race indigène, avec cette différence, que leur puissance héréditaire n'égalant pas celle du pur sang, ils ne modifient en rien le type et le calibre de la jument indigène tout en reproduisant un peu plus fin qu'elle.

L'éleveur du cheval demi-sang peut élever le cheval de selle pour faire des remotes ou le carrossier qui convient aux équipages de maîtres, aux grandes remises ou aux services industriels. La ligne de démarcation entre ces deux types n'est pas nettement tranchée et un grand carrossier peut donner un « commandeur » pour poids lourd aussi bien que des remotes bien doublées font d'excellents carrossiers pour la campagne, où le kilomètre prévaut sur le chic.

Un reproducteur, avec le type de cheval de selle, peut avoir, d'après son pedigree, le courant de sang et la puissance héréditaires d'un carrossier. Dans les grands centres d'élevage, où le matériel est à profusion, les deux courants de sang peuvent co-exister ; dans les petits, par contre, il faut se déterminer pour l'un ou pour l'autre.

En Suisse spécialement, nous devons opter pour un ragot de sang propre à la selle ou fait pour atteler, mais en tout cas re-

produire un sujet qui puisse venir en aide à l'éleveur pour ses travaux agricoles.

A part quelques régions dans les trois cantons de Vaud, Argovie et St-Gall, très peu de contrées, en Suisse, se prêtent à l'élevage des remotes, alors même qu'il soit l'idéal de tout éleveur qui cherche plutôt plaisir que gain dans son métier. En effet, la condition expresse de cet élevage, comme de tout autre, du reste, c'est d'être de rapport et d'avoir la qualité pour soutenir la comparaison avec les produits analogues des pays voisins, comme cela doit être pour tout instrument de guerre. L'Etat doit payer largement la remonte indigène, mais pour la qualité, il doit être inexorable et ne se laisser toucher par aucune considération ehauvine.

Les remotes, qui sont des futurs chevaux de guerre, doivent posséder, comme qualités primordiales, le sang, la trempe et le poids. Nos cavaliers sont, généralement, à bonne crèche; il leur faut de solides porteurs qui, avec cela, n'auront jamais trop de sang, de mansuétude et de rusticité. Le cheval de cavalerie moderne doit être vite au galop et galoper partout; il n'aura jamais trop de qualité et de puissance pour y arriver avec 110 à 130 kg. sur le dos. Le service des patrouilles, les randonnées, les charges sur 500 mètres exigent la qualité et les privations, les injures du temps, la rusticité.

Le cheval de sang, élevé en tendron, donne tout au plus un carrossier de grand'rue ou un cheval de Bois... pour dame. Le cheval de sang, membré et cossu, peut s'élever partout avec des reproducteurs et un affouragement ad hoc, achetés à grands frais dans les pays de grande production; mais l'entreprise n'est pas rentable et, ne pouvant se subvenir à elle-même, ne durera que ce que durent les roses. Quant à la trempe, qui n'est autre chose que la solidité du coffre et des membres, éprouvée et confirmée par l'entraînement, elle vaudra toujours mieux que la meilleure origine de produits élevés comme des plantes de serre et qui ne donnent que des piliers d'écurie. L'entraînement musculaire doit commencer de bonne heure et être proportionné et gradué aux forces du poulain qui les met tout naturellement à contribution. Non seulement le poulain s'ébat depuis sa naissance, selon ses instincts, dans la mesure exacte et convenable à sa constitution, mais aussi il fortifie ses organes, se perfectionne la vue, se durcit la peau et apprend à supporter les mou-

ches qui lui donnent la chasse s'il est indolent. Ce n'est que de cette façon-là que le muscle de fer hérité des parents devient de l'acier par l'entraînement naturel au pâturage, à tel point que la vie au grand air en toutes saisons et par tous les temps, peut s'appeler tout court élevage de remotes. Lorsque arrive le moment du dressage, le jeune cheval élevé par cette méthode se durcira encore, alors que celui qui aura passé tranquillement sa jeunesse à l'écurie, sans d'autre souci que d'attraper des indigestions, se forcera le cœur et se claquera les tendons.

Le poulain peut et doit être trempé jeune, même déjà sous la mère ; si sa croissance est achevée, ses premières dents de lait crachées, c'est trop tard. Le pâturage permanent n'est pas partout possible et l'éleveur doit aussi compter avec le climat de son pays. Le pâturage permanent est bien toujours l'idéal pour obtenir le maximum de trempage, mais les remotes qui ne l'auront pas au complet seront des remotes quand même si elles ont eu un minimum de quatre à six mois de pleine liberté ; jour et nuit par pluie et neige, vents et tempêtes alternant avec le brûlant soleil.

Le poulain qui n'aura pas passé par là ne sera jamais bon soldat, ce qui fait donc que le facteur pâturage qui dépend lui-même du climat, est un facteur aussi important que celui de l'alimentation. Le meilleur fourrage, le plus riche en phosphate de chaux, ne sert qu'à développer le squelette ; mais, il ne dilate pas le soufflet, ne graisse pas la marmite et n'acière pas les ressorts que sont les articulations et les muscles ; si le climat ne permet pas au poulain de se détendre au pâturage et de se rouler à plaisir et jusqu'à satiété, sa culture physique est incomplète. Le pays dont le climat ne permet pas le pâturage permanent ni même suffisant, n'est pas approprié à l'élevage des remotes et c'est un tort d'engager les éleveurs dans cette voie.

Qu'avons-nous en Suisse en fait de pâturages possibles avec nos conditions climatériques ? De 4 h. du soir à 9 h. du matin, soit le temps pendant lequel la vermine fait répit, et cela dans les bonnes années, pendant trois à quatre mois au plus, soit en tout deux mois et presque exclusivement pendant la nuit. Avec cela on peut, à la rigueur, faire des carrossiers passables, mais des remotes râblées pas. Quelques rares privilégiés en Suisse peuvent élever cette marchandise dans les vraies conditions, mais cela ne suffit pas pour constituer un élevage indigène et fournir

nos troupes montées, car, dit le proverbe : « Une paire d'hirondelles ne fait pas le printemps ».

La valeur du cheval irlandais est généralement attribuée à son fourrage qui croît sur le calcaire et on se représente volontiers la verte Erin comme l'Eldorado hippique et le pays par excellence pour la création des hunters demi-sang. En réalité, c'est plutôt le climat que le fourrage qui fait la valeur des pâturages irlandais, lesquels sous l'influence du Gulfstream, possèdent un climat tempéré qui permet, dans le Nord, la vie du poulain au grand air, de mars à novembre et dans le sud, en permanence. Les prairies irlandaises ne sont ni des polders, ni des luzernières et l'herbe n'y pousse pas toute sur le calcaire ; si elles sont recherchées par les meilleures écuries d'Angleterre c'est surtout à cause du climat. Ce qui caractérise le cheval irlandais, l'anglais dans une certaine mesure et aussi le hongrois de la Pusta, c'est le « grain » forgé par le climat et que n'acquiert pas les autres races du continent.

Elevage du carrossier. — La juste appréciation de nos conditions agricoles et climatériques laisse constater que l'élevage du carrossier qui exige moins de trempe, moins de fond et moins de solidité que le cheval de guerre, qui se contente par cela même d'un pâturage plus restreint et d'une éducation moins sportive, nous convient mieux et mérite d'être adopté. L'élevage du carrossier est plus à la portée de tout le monde que celui de la remonte ; le carrossier demande moins de sang, et partant moins de grain, tout en alliant toujours dans la mesure du possible le poids et le tempérament.

L'élevage du carrossier est aussi plus profitable parce qu'il offre moins de déchets que celui du cheval-soldat et que ses rebus sont toujours plus marchands que ceux des remontes. Même dans les plus vieux et dans les plus célèbres élevages de la Prusse orientale et du Hanovre, le déchet, dans l'élevage des remontes, est du 60 % et dans ce chiffre ne sont pas même compris ceux que la mort, les maladies ou les tares empêchent d'être présentés à la commission de remonte. L'Etat se voit partout dans l'obligation de subventionner l'élevage du cheval de guerre, alors que celui du carrossier se suffit à soi-même.

La ligne de démarcation entre les deux types n'est pas du reste si nettement tranchée, et parmi les carrossiers qui ont le cachet ad hoc on trouve des porteurs de cavaliers côte à côte

avec des chevaux de landaus, des camionneurs accélérés et des laboureurs. En cas de mobilisation, le demi-sang carrossier fournira facilement des montures pour les états-majors des troupes à pied; de bons artilleurs et des convoyeurs attitrés pour les trains lourds et légers, qui comme demi-sang prévaudront toujours sur les chevaux de trait.

Si nous voulons, en Suisse, élever un carrossier, il faut en choisir un véritable et bon qui ne coûte pas plus à mener à bien qu'un médiocre. Il faut avant tout choisir un sang confirmé de carrossier et un type dont la taille et le poids correspondent à nos conditions d'élevage; un cheval dont l'extérieur rentre dans nos goûts esthétiques, dont le tempérament et le caractère conviennent à nos habitudes et à notre pays inégal et qui soit, avec tout cela, suffisamment développé pour la vente courante. Le choix de ce modèle peut se faire dans les anglo-normands de tous genres et tous calibres; dans la race du Holstein et spécialement dans les lignées de « Norfolk » et « Julius » de la race du Hanovre. Les chevaux de la Frise allemande, des duchés d'Oldenbourg et de Mecklembourg sont pour nous trop grands et trop massifs et ne pourraient que périlcliter et dégénérer sur notre sol. Parmi ces races, il convient de choisir les courants de sang les plus calés et les plus confirmés qui pourront raser avec le matériel disparate dont nous disposons actuellement et poser une base solide pour la création et la prospérité de notre future race nationale. On ne trouve plus les anglo-normands du vieux modèle qui ont été notre cheval pendant 30 ans; ils ont bifurqué les uns dans la voie d'un cheval épais, viandard et vachard, les autres dans le modèle du trotteur américain qui représente une spécialité et non un fondateur de race.

Les meilleurs, les plus anciens, les plus confirmés des courants de sang de types carrossiers connus se trouvent dans les syndicats d'élevage du Holstein. Les étalons de cette vieille race choisis dans la descendance de « Burlington Turk », « Ostwick » et « Brillant », sont consanguins; apparentés si possible avec les « Achille » ou les « Annibal », ils pourront seuls ramener de l'ordre dans notre pétaudière chevaline. Pour arriver sûrement et rapidement à l'unification de la race et pour raser sans déboires et tâtonnements le concours des deux sexes n'est pas de trop et l'achat de juments doit se faire concurremment à celui des étalons. La dégénérescence de cette race avec notre climat plus rude et nos

conditions d'élevage plus difficiles, n'est pas à craindre et nous en avons eu les preuves en 1878 lors de notre achat de remonte de cavalerie dans le Schleswig-Holstein et les Iles danoises. Ce cheval deviendra certainement chez nous plus sec et plus léger, ce qui sera tout à l'avantage de son modèle et en l'important en pleine croissance, soit de 2 $\frac{1}{2}$ ans à 4 ans, il prendra son plein et dernier développement sous l'influence des conditions climatériques et hygiéniques du pays d'adoption. Pour le métier de reproducteur le résultat sera surtout plus appréciable si la période de développement corporel et d'acclimatation s'est faite dans de bonnes conditions et s'est bien terminée après un à deux ans de séjour en Suisse. Le danois trapu sera un bon montagnard, entre 156 à 160 cm. ; il ne deviendra certainement pas trop grand car l'exiguïté de taille est la cause la plus fréquente, dans son pays, du refus d'achat, pour notre cavalerie. Il est de plus solide, pas difficile ; avec du milieu, un flanc court et un bon dessus bien appondu, ce qui le rend équilibré. Ses allures comme ses aplombs sont corrects et son squelette sélectionné dans cette intention depuis de nombreuses générations donne les proportions et la direction à un engrenage combiné pour une démarche haute, vive et qui ne fatigue et ne trousse pas. Le cheval danois n'a nul part son pareil dans son genre si ce n'est peut-être dans certaines variétés de Hanovre de la lignée des Norfolk et Julius déjà cités.

* * *

Une race nationale doit se suffire à elle-même pour le présent et l'avenir. L'étalon qui peut donner annuellement 50 produits peut, au besoin, suffire à changer la face des choses, mais à la condition qu'on consulte plutôt son pedigree que son extérieur, celui-ci étant un traquenard, et qu'on se rappelle toujours qu'on cherche à acheter le sang plutôt que l'individu. Un défaut de conformation fût-il même à « sauter aux yeux », pourra toujours être éliminé par l'accouplement avec une famille du même sang où la qualité de ce défaut est héréditaire. En procédant d'après ces principes et sur cette base on obtiendra, surtout avec l'élevage consanguin et après cinq générations environ, c'est-à-dire en 20 ans, une race autochtone. Les éleveurs, les stations de monte et même les amateurs, ne sont pas à même de diriger l'opération qui incombe à un organe central disposant, en outre, d'une jumenterie comme pépinière d'étalons nationaux. Faute

d'un haras comme organe central, l'élevage est pratiqué sans esprit de suite et l'obtention de bons étalons nationaux est illusoire, malgré d'excellentes importations. Nous resterions toujours tributaires de l'étranger, alors qu'avec une jumenterie adjointe au dépôt d'étalons, nous pourrions nous suffire à nous-mêmes en grande partie. Un exemple frappant de la théorie de l'hérédité par le pedigree et malgré l'extérieur est celui de l'étalon Achille, n° 1265. Méprisé pour son modèle, il fit la monte pendant dix-sept ans dans un coin perdu du Holstein, jusqu'au jour où un obscur rond-de-cuir analysant son pedigree découvrit un raceur. Des accouplements judicieux éliminèrent ses défauts de conformation et lui permirent de procréer des étalons de premier choix par leur lignée et irréprochables comme extérieur. Ce même Achille était un produit incestueux d'un fils et d'une fille de son grand-père Achille 582.

Malgré sa renommée tardive qui l'atteignit à l'âge de 20 ans, il fit merveille, surtout appareillé avec des juments de sa lignée. La transformation du dépôt d'étalons d'Avenches en haras avec jumenterie nécessiterait peu de frais attendu que deux étalons de classe et une vingtaine de juments danoises suffiraient. Leur entretien ne coûterait pas plus que celui des hongres que le dépôt garde pendant l'été pour ses travaux de campagne et qui pourraient être alors liquidés aux enchères du printemps. De cette façon, nous nous procurerions des étalons de choix dont la valeur héréditaire maintiendrait la race dans son modèle et dans sa qualité.

C'est ainsi qu'a procédé l'éleveur français Gayot, à Pompadour. Avec deux étalons et trois juments, il a obtenu en 20 ans par la consanguinité bien pratiquée, une vraie race confirmée qui est celle de l'anglo-arabe.

Le seul moyen pour nous d'avoir des étalons nationaux comme nous les voulons, propres à perpétuer la race indigène et en nombre suffisant pour nos besoins, c'est de les élever nous-mêmes. Les qualités d'une race ne se retrouvent chez les descendants, que si elles sont transmises intégralement par les parents et toute baisse dans la valeur des reproducteurs se retrouve fatalement et cause tôt ou tard l'effondrement du système. Toutes les espèces animales ont tendance à regresser, surtout en ce qui concerne les qualités organiques et le maintien de celles-ci exige un apport constant de sang nouveau exempt de croisement. La

création et la prospérité d'une race nationale suisse de demi-sang dépend donc d'une source de vie à laquelle elle puisse avoir recours en tout temps pour se retremper et rafraîchir son sang et cette source de vie ne peut exister et prospérer chez nous que dans l'établissement central qu'est le haras d'Avenches.

* * *

En résumé, l'élevage de l'espèce chevaline doit être une entreprise de rapport et dans les conditions actuelles de l'agriculture suisse, seul le demi-sang avec le maximum de taille que permettent nos conditions d'élevage, peut avoir du succès.

La création d'une race indigène qui veut faire vie qui dure, doit être basée sur les courants de sang attestés par les pedigrees des reproducteurs et non sur l'extérieur. — L'élevage consanguin et l'inceste pratiqués entre sujets sains et vigoureux est le seul vrai moyen d'obtenir la constance héréditaire des reproducteurs. Le pur sang est indispensable pour l'élevage du demi-sang lorsque la trempe et la qualité l'exigent, mais son modèle ne doit pas être maintenu. Les besoins d'un pays déterminent le but de l'élevage et de celui-ci dépend le degré de sang des reproducteurs. Le cheval de remonte doit être élevé à la dure pour devenir un dur à cuire. Nos conditions d'élevage ne lui sont pas propices. Notre but d'élevage doit être celui du demi-sang carrossier dont la vente sur place est assurée. La race qui convient à notre but d'élevage est la race danoise du Holstein, en raison de ses qualités héréditaires. La vitalité d'une race indigène dépend de la base qui lui est donnée et d'une sélection bien comprise permettant le recrutement des étalons et des poulinières parmi les meilleurs numéros. La transformation du dépôt d'Avenches en haras s'impose pour arriver à obtenir en peu de temps et à peu de frais une pépinière d'étalons vraiment nationaux en nombre suffisant et capables en tout temps de maintenir la race à l'ornière. Il est presque superflu d'ajouter que pour bien élever et à profit, il faut savoir d'avance ce que l'on veut et ne pas se lancer tête baissée et au petit bonheur.

Major DUTOIT, vét.
